

112

DE L'AVENIR  
**DU PEUPLE GREC**

ET DE

**LA LANGUE GRECQUE.**

[Extrait du *Spectateur de l'Orient* (Athènes, 10/22 février 1855).]

---

..... S'il est bon qu'il soit démontré que nous pourrions servir les intérêts de l'Europe, que nous deviendrons une garantie nouvelle de l'équilibre européen, il est mieux encore qu'il soit démontré que nous ne serons pas le pâle reflet de l'Europe occidentale, que nous pourrions aussi accroître ses richesses morales, pousser plus loin les bornes de son horizon, jeter de nouveaux éléments dans la variété de sa civilisation.

L'originalité est chez les peuples le cachet infail-

Bibliothèque Maison de l'Orient



167036

libre d'une grande mission. Notre originalité, à nous, c'est l'hellénisme.

Si un ancien revenait au monde et visitait l'une après l'autre toutes les nations de l'Europe, il ne comprendrait pas grand'chose aux langues modernes; en Grèce, seulement, il entendrait parler une langue familière à son oreille; il y reconnaîtrait les débris de tous les dialectes de l'ancienne langue grecque.

C'est une vérité admise déjà par tous les savants, que la langue grecque moderne n'est pas la fille de l'ancienne, comme les langues de l'Europe occidentale sont des filles plus ou moins ressemblantes de la langue latine, mais qu'elle est la même langue sous une forme nouvelle. Or, quelle est la cause de ce phénomène? Pourquoi sommes-nous, sous le rapport du langage, plus proches des anciens que tous les autres peuples de la terre?

Ce témoignage irrécusable prouve que la race grecque a subi moins de transformations et de mélanges que les autres races occidentales, qu'elle a retenu mieux que les autres races une grande part de l'état de société qui existait avant l'invasion des barbares.

Si nous récusions le témoignage de la langue, nous aurions celui de la religion.

Si un des saints Pères du concile de Nicée, si saint Jean Chrysostome ou saint Basile revenaient à la vie terrestre, dans quelle partie du monde, si ce

n'est chez nous, reconnaîtraient-ils l'Église chrétienne de leur temps? A la messe, aux cérémonies du baptême, du mariage, etc., ils avoueraient tout de suite que pas un iota n'a été changé, qu'ils retrouvent tout à sa place, même les costumes sacerdotaux, même la psalmodie sacrée, comme si plus de quinze siècles ne s'étaient pas écoulés depuis lors.

Voilà, d'après nous, le caractère saillant de la civilisation grecque, ce qui la distingue de la civilisation occidentale.

L'invasion barbare compte plus de 1,200 ans en Occident, elle n'en compte chez nous que 400. En 1453, lorsque l'Europe commençait à sortir renouvelée et transformée du grand creuset du moyen âge, la race grecque, le dernier débris de la société ancienne, sous la forme que lui avait donnée l'empire gréco-romain, était engloutie par la conquête ottomane. L'événement qui, pour l'Occident, remonte à une antiquité reculée, pour nous est d'hier.

Ensuite, la conquête barbare de l'Occident a tout changé dans la société ancienne, la langue, les lois, les mœurs, le sang, l'organisation de l'Église elle-même. L'Église papale du moyen âge n'est plus l'Église de saint Ambroise et de saint Augustin. Chez nous la conquête barbare, comme la lave du Vésuve à Pompéi, a tout recouvert, mais n'a rien transformé. Elle n'en a pas eu le temps d'abord;

ensuite la religion a élevé une barrière infranchissable entre les conquérants et les vaincus. Sous son abri, les Grecs devenus *raïas* ont conservé leur langue, leur organisation municipale, leurs mœurs, leurs églises, leurs traditions littéraires et sociales. La société occidentale, en passant par le moyen âge, a subi une transformation complète, elle s'est assimilé des éléments nouveaux; mais elle a perdu aussi le fil de beaucoup de choses, qu'elle tâche, depuis des siècles, de retrouver et de renouer.

La papauté et la féodalité, voilà les deux grands effets de la conquête barbare que l'Occident a essayé, depuis le quinzième siècle, de réformer, en remontant aux traditions antérieures à la chute de l'empire romain.

. . . . La réforme politique, qui a suivi la réforme religieuse, a été une autre tentative de réaction contre le moyen âge, une autre révolution contre le système féodal que la conquête barbare avait créé en Occident. On voulait la liberté, l'égalité de tous devant la loi, la fraternité, une royauté forte, organe et représentant de la souveraineté nationale, une administration romaine. Pour fonder tout cela, pour se dépouiller des habitudes contraires à ces principes, on a fait plusieurs révolutions, on a répandu beaucoup de sang; et cependant on n'est pas encore arrivé à détruire entièrement tout vestige et toute habitude de la féodalité, à déraciner les préjugés des classes, à confondre ensemble la no-

blesse, la bourgeoisie, le peuple travailleur, à réaliser cette égalité et cette fraternité qui règnent depuis des siècles dans la société grecque. Le socialisme est là, menaçant toujours et témoignant, par la lutte des classes entre elles, que l'esprit du moyen âge, que les habitudes de la conquête barbare n'ont pas encore été complètement vaincues.

De la réforme religieuse et politique, passons à la réforme littéraire. Là aussi l'Occident s'est aperçu, depuis l'époque de la Renaissance, que la société antérieure à la chute de l'empire romain était non seulement la source du divin et du juste, mais encore du beau et du vrai; que, pour s'abreuver à cette source, il fallait comprendre l'antiquité; et qu'on ne pouvait se livrer à cette entreprise sans le secours du seul peuple de la terre qui a conservé quelque chose de la langue et de la tradition helléniques. Les savants grecs, dispersés en Occident par la conquête ottomane, ont été de vrais initiateurs; ils ont fait une véritable révolution au quinzième siècle. A peine eurent-ils allumé en Europe le flambeau de l'hellénisme, que l'édifice du moyen âge parut laid et baroque. L'Europe ne douta plus seulement de son Église et de ses institutions politiques, elle douta aussi de son goût. A cette lueur féconde, les lettres modernes ont créé des ouvrages qui sont des chefs-d'œuvre, si on les compare à l'époque du moyen âge, mais qui sont des essais si on les compare aux véritables chefs-d'œuvre du

génie grec. Pas plus que la réforme religieuse et politique, la réforme littéraire n'a encore atteint son but, et l'Occident en est encore à la recherche de son idéal. Nous n'avons pas la folie de croire que nous possédons cet idéal, qui a échappé jusqu'à présent aux embrassements de l'Occident ; mais nous avons l'orgueil de croire que nous pourrions l'aider puissamment dans cette recherche. Cette noble ambition se fonde sur ce que nous avons moins d'obstacles et de murs de séparation que lui à franchir pour remonter à l'antiquité gréco-chrétienne, pour aspirer son air salubre et fécond ; que nous en sommes plus près par notre langue, notre Église, notre histoire, nos traditions sociales et littéraires. Si une poignée de savants grecs a rendu au quinzième siècle de si grands services à l'Europe, si elle a changé la face du monde, ne pourra-t-on pas, sans être taxé d'une excessive ambition, espérer quelque chose de grand pour les destinées de l'humanité, lorsque le peuple grec tout entier, guéri de ses maux séculaires, ne portant plus à ses mains et à ses pieds les empreintes des chaînes de l'esclavage, qui, au dire d'Homère, enlève à l'homme la moitié de son âme, viendra s'asseoir au grand banquet des peuples civilisés ?

Et comment ne pas croire aux hautes destinées de ce peuple, lorsque lui, le dernier venu, le mendiant vêtu par la charité publique, lui, l'affranchi d'hier, il pourra exprimer ses premières pensées,

ses premières aspirations de bonheur et de reconnaissance dans une langue qui sera comprise d'un bout à l'autre de l'univers ?

La langue française, dit-on, est la plus répandue sur la surface du globe. En un sens, la langue grecque est encore plus répandue que la langue française; on l'apprend dès l'enfance dans toutes les écoles de la terre. Il est vrai qu'à peine a-t-on fini ses études, on n'a rien de plus pressé que de l'oublier, à moins qu'on ne se voue à l'étude de l'antiquité; mais lorsqu'on saura que ce n'est plus la langue d'une nation morte, que sa littérature n'est pas close, qu'elle continue à être l'organe de la pensée grecque; lorsqu'on saura que pour pénétrer dans cet Orient, où commencent à converger les rayons des idées, des intérêts, des passions du monde entier, il faudra passer par le vestibule de la Grèce, on l'étudiera avec plus de soin et on ne l'oubliera pas.

RENIERI.